

*Les controverses
historiographiques
autour de l'œuvre
de Hannah Arendt :
De l'élaboration
du concept
de totalitarisme à la thèse
de la « banalité du mal »*

—
Géraldine MUHLMANN

Géraldine MUHLMANN

Ecole Normale Supérieure, rue d'Ulm.

La première édition des *Origines du totalitarisme* de Hannah Arendt paraît aux Etats-Unis en 1951 et, en France particulièrement, l'ouvrage n'a pas attiré beaucoup l'attention du public. Il faut attendre 1972, 1973 et 1982 pour que soit publiée en France la traduction de chacune des parties. Déjà, pourtant, Raymond Aron sou-

1 - ARON (Raymond), « L'essence du totalitarisme », *Critique*, vol. 10, n° 80, janvier 1954, pp. 51-70.

2 - LAQUEUR (W.), « Re-reading Hannah Arendt », *Encounter*, mars 1979.

3 - ARENDT (H.), *Le Système totalitaire*, p. 13.

4 - WHITFIELD (S.J.), *Into the Dark, Hannah Arendt and totalitarianism*, Philadelphie, 1980.

ligne dans ses cours la qualité de cette étude : « *Le livre de Madame Arendt est un livre important. En dépit de défauts, parfois irritants, le lecteur, même de mauvaise volonté, se sent peu à peu comme envoûté par la force et la subtilité de certaines analyses* ¹ »; d'ailleurs, le livre *Démocratie et Totalitarisme* témoigne de l'influence arendtienne sur Raymond Aron. Une controverse existe déjà cependant à propos de la comparaison faite par Hannah Arendt entre le nazisme et le stalinisme. Mais c'est tout de même *Eichmann à Jérusalem*, paru en 1963 aux Etats-Unis et en 1966 en France, qui déclenche la célèbre controverse autour de l'œuvre de Hannah Arendt, ce qui, d'ailleurs, accélère la traduction *des Origines du totalitarisme*. Est surtout reprochée à Hannah Arendt la responsabilité qu'elle fait porter aux conseils juifs pendant la guerre, accusés d'avoir collaboré avec les nazis. C'est en 1966 que *l'Observateur* fait paraître un article intitulé « Hannah Arendt est-elle nazie ? ». Si Hannah Arendt a parfois déçu des gens qui avaient fort apprécié *Les Origines du totalitarisme*, nous voudrions cependant montrer en quoi *Eichmann à Jérusalem* est malgré tout dans la suite logique du premier ouvrage, de sorte qu'il existe un lien entre les différentes controverses soulevées par l'œuvre d'Arendt. Walter Laqueur écrit ainsi en 1979 : « *Ses premiers écrits ont été presque entièrement négligés (ou oubliés), pourtant, ils fournissent des clés indispensables pour comprendre la genèse d'un ouvrage qui devait donner lieu à un tel déchaînement deux décennies plus tard* ² ». C'est donc en gardant à l'esprit cette cohérence profonde de l'œuvre d'Hannah Arendt que nous étudierons tour à tour les arguments employés pour la contestation des analyses arendtiennes : d'abord des analyses qui ont présidé à l'élaboration du concept de totalitarisme,

puis de celles qu'a occasionnées le procès Eichmann de 1961.

L'ELABORATION DU CONCEPT DE TOTALITARISME

Hannah Arendt a souvent souligné qu'il s'agissait pour elle de s'attacher à un phénomène radicalement nouveau, sans précédent dans l'histoire, qui en particulier « *diffère des dictatures et des tyrannies* ³ ». Au départ Hannah Arendt avait employé le terme d'« impérialisme racial » de Franz Neumann, dont elle avait lu le *Béhémoth* en 1946. Mais le mot nouveau de « totalitarisme » permettait mieux de relater cette expérience politique nouvelle. Quant à l'application de ce concept à la fois au nazisme et au stalinisme, elle lui valut bien des critiques. Du point de vue des idées et des valeurs politiques, il faut reconnaître l'originalité de cette comparaison : il semble en effet plus naturel de rapprocher l'idéologie nazie de l'idéologie fasciste sous sa forme italienne, comme l'ont fait par exemple George Sabine, dans son *History of Political Theory* (1937, 1950) et Ernst Nolte dans ses *Three Faces of Fascism : Action Française, Italian Fascism, National Socialism* (1966). En fait, il nous semble intéressant dans cette étude de distinguer d'une part les arguments qui s'élèvent contre cette « assimilation » du nazisme et du stalinisme, contre cette « *fearful symmetry* ⁴ » et d'autre part ceux qui mettent en cause la valeur du concept lui-même, jugé inapte à rendre compte tant du cas allemand que du cas soviétique parce qu'élaboré à partir d'une vision un peu « forcée » des choses. En fait, ces deux types de reproches sont liés car dans les deux cas, c'est un manque de **rigueur historique** qui est critiqué chez Hannah Arendt. Celle-ci aurait conçu un modèle du totalitarisme pour ensuite l'illustrer

historiquement – de manière contestable –, au lieu de l'élaborer au fur et à mesure d'une analyse proprement historique des données concrètes, **différentes** d'un pays à l'autre.

Pourquoi un concept unique ?

L'anti-communisme d'Hannah Arendt ?

Selon Annie Kriegel, il fallait l'éloignement procuré par l'exil aux Etats-Unis pour songer à ranger nazis et soviétiques sous une même catégorie, celle du totalitarisme, car pour les Européens, l'Union soviétique, c'était l'alliée des années de guerre. On a en effet reproché à Hannah Arendt d'avoir mené ses analyses dans une logique de guerre froide, en confortant la position des Etats-Unis et en rapprochant les « crimes » soviétiques des horreurs nazies. Des historiens de la Guerre Froide en particulier lui font ce reproche d'une assimilation trop rapide entre un système proclamant une idéologie humaniste et ne parvenant pas à atteindre son idéal, et un autre qui ne parvient que trop à mettre en place son idéologie antihumaniste et destructrice⁵.

Il est vrai qu'Hannah Arendt mène dans son œuvre philosophique en général une critique du marxisme, comme on le constate au début du chapitre « Le travail » dans *La Condition de l'homme moderne*⁶. Et, selon Alfred Kazin, cette critique traverse *Les Origines du totalitarisme*⁷.

Nous proposons ici une justification de la position d'Hannah Arendt :

a) Elle a été trop critique à l'égard des gouvernements américains pour qu'on puisse la soupçonner d'appliquer sans retenue la logique de Guerre Froide (cf. son intervention dans l'affaire des papiers du Pentagone qui l'a amenée à réfléchir sur le mensonge en politique). Hannah Arendt guette bien plutôt dans

les démocraties, et particulièrement aux Etats-Unis, les « tendances » totalitaires. Elle est viscéralement démocrate, elle n'est pas systématiquement pro-américaine.

b) Elle met en cause le stalinisme comme application violente du marxisme, et non le marxisme à l'état pur, dont elle reconnaît la valeur philosophique avant de le critiquer comme un digne ennemi. **Son analyse du totalitarisme, en fait, n'est pas une attaque contre les idéologies propres, mais essentiellement contre les modes d'application de ces idéologies.** On peut même dire que le contenu des idéologies importe peu ; c'est l'idéologie comme « principe » (au sens de Montesquieu, cf. la référence à ce penseur dans *La Nature du totalitarisme*) qui l'intéresse. H. Arendt ne se place volontairement pas sur un plan idéologique, mais reste sur un terrain politique, d'où elle observe les effets terrifiants que peut entraîner une idéologie, **quelle qu'elle** soit. Or, ces effets – la mise en place d'un « système » totalitaire, soit d'une structure politique étouffante, réductrice, c'est-à-dire destructrice de la pluralité politique – sont à ses yeux semblables en Allemagne nazie et en Union soviétique stalinienne. Ainsi, H. Arendt n'ignore pas les différences idéologiques entre nazisme et stalinisme, mais elle estime être en droit de passer outre ces différences puisque le « critère » du totalitarisme est, selon elle, à chercher strictement dans les structures politiques observables. Aussi écrit-elle : « *Pratiquement, il importera peu que les mouvements totalitaires adoptent le schéma du nazisme ou du bolchevisme, qu'ils organisent les masses au nom de la race ou de la classe, qu'ils fassent semblant de suivre les lois de la nature ou de la dialectique et de l'économie*⁸ ». A partir du moment où seules les structures politiques sont importantes, on peut quasiment affirmer

5 - Cf. HUGUES (H. Stuart), « Historical sources of totalitarianism », *Nation*, n° 172, 24 mars 1951, et ADLER (Les K.) et PATERSON (Thomas G.), « Red fascism : the merger of nazi Germany and soviet Russia in the american image of Totalitarianism, 1930's-1950's », *American Historical Review*, n° 75, avril 1970.

6 - Calmann-Lévy, Paris, 1961.

7 - KAZIN (A.), « Outstanding Books 1931-1961 », *American Scholar* n° 30, hiver 1961.

8 - ARENDT (H.), *Le Système totalitaire*, p.34.

9 - ARENDT (H.),
Le Système totalitaire,
p. 141.

10 - ARENDT (H.),
Le Système totalitaire,
note 11 du chapitre 1.

11 - Cf. son essai
*Du mensonge
à la violence*.

12 - WHITFIELD (S.J.),
op.cit., p. 39.

que le contenu de ces structures est secondaire ; ne soyons donc pas surpris de voir Hannah Arendt mettre exactement sur le même niveau les plans économiques staliniens et les plans eugéniques nazis : « *Si l'on considère les dernières années du régime nazi et cette manière de «plan quinquennal», qu'il n'eut pas le temps de mener à bonne fin et qui visait à l'extermination des peuples polonais et ukrainiens, de cent soixante-dix millions de Russes (...), de l'intelligentsia d'Europe occidentale (...) aussi bien que de tous ces Allemands qui étaient voués à l'extermination par le programme de santé du Reich ou par le projet de «loi sur les étrangers», on ne peut s'empêcher de le comparer au plan quinquennal soviétique de 1929, année où la dictature totalitaire prit vraiment figure en Russie. De vulgaires slogans eugéniques dans un cas, de pompeuses considérations sur l'économie dans l'autre furent le prélude à «un prodigieux étalage de démente, au bouleversement de toutes les règles de la logique et de toutes les lois de l'économie* »⁹. Il y a donc des postulats sur lesquels repose la méthode arendtienne et qui, s'ils sont contestables, **fondent** tout de même son choix de gommer les différences idéologiques.

Ce sont les mêmes postulats que l'on retrouve dans sa position visant à écarter l'Italie mussolinienne de son étude. Du point de vue de l'idéologie pure, il y aurait un rapprochement à faire avec le nazisme; mais du point de vue de l'application politique de cette idéologie, on ne peut dire que le fascisme italien soit un totalitarisme; elle écrit donc : « *Ce qui prouve que la dictature fasciste n'est pas totalitaire, c'est que les condamnations politiques y furent très peu nombreuses et relativement légères* »¹⁰. En particulier, pendant les années particulièrement actives qui vont de 1926 à 1932, « *douze mille personnes furent*

arrêtées et déclarées innocentes, procédure inconcevable sous la terreur nazie ou bolchevique ». Aucune analyse idéologique ici. Arendt « descend » bien de l'idéologie à son mode d'application, à son actualisation historique, c'est-à-dire qu'au fond – et il faut bien lui rendre cet hommage – elle adopte **un critère très concret du phénomène totalitaire, à savoir la souffrance humaine**, ou encore l'effet d'une idéologie x sur les citoyens. Elle définit ainsi une violence totalitaire spécifique, issue d'un « instrumentalisme », c'est-à-dire d'un état d'esprit où l'on se donne tous les instruments pour réussir l'application d'une idéologie dans la réalité politique¹¹. A cet égard, le dernier chapitre du *Système totalitaire*, « Idéologie et terreur » – titre repris par Aron pour un chapitre de *Démocratie et Totalitarisme* – mais aussi sa conférence, « La nature du totalitarisme », apportent des précisions : un régime totalitaire est un régime qui a pour « principe » l'idéologie et pour « nature » la terreur. Or, selon elle, la terreur a manqué au fascisme italien pour être classé dans la catégorie « totalitarisme ».

Dès lors que c'est la violence concrète qui devient critère, on comprend ce commentaire de Whitfield : « *The difference between Fascism and Totalitarianism might be summed up in one word : genocide* »¹². Ce mot « génocide » a été inventé en 1944 par Raphaël Lemkin, un Juif polonais dont la famille – sauf un frère – a été exterminée. Or, Lemkin a demandé en 1953 aux Nations Unies d'explorer le cas soviétique de violation probable de la « Convention on the prevention and punishment of the crime of genocide » adoptée par l'O.N.U. en 1948 ; et en 1959, dans un article du *New-York Times*, Lemkin déclare que la persécution des Juifs et d'autres minorités en U.R.S.S. constituait un génocide. Cela va dans le sens de la thèse d'Arendt, car si le géno-

cide devient critère, alors la Russie stalinienne est un totalitarisme.

Ainsi, en Allemagne comme en U.R.S.S., s'est produite cette combinaison d'une idéologie et de la terreur, c'est-à-dire qu'a été accomplie cette inhumaine « *logique d'une idée* » qui conduit à la détermination d'« *ennemis objectifs*¹³ », dont la culpabilité n'est pas à montrer mais est implicite; le slogan du N.K.V.D., rappelle Whitfield, était « *Just give us a person and we'll create the case* », ce qui ressemble fort aux « motifs » nazis d'arrestation des Juifs.

Après avoir souligné la distinction arendtienne entre « plan » idéologique et « plan » des structures politiques, l'on peut sérieusement envisager une discussion, soit en montrant que, cette distinction étant valable, il y a tout de même des différences dans les structures politiques en Allemagne et en U.R.S.S. ; soit en montrant que, pour l'analyse des structures elles-mêmes, il faut prendre en compte le « plan » idéologique car il influe sur les pratiques politiques.

La controverse autour des bases sociales du nazisme et du stalinisme

Certains auteurs ont souligné que, sans prendre en compte les idéologies, les structures politiques nazies et staliniennes étaient très différentes du fait que leurs bases sociales différaient : il s'agit essentiellement des classes moyennes en Allemagne nazie et de la classe ouvrière en Russie stalinienne. Mais les choses ne sont pas si simples, car ce recrutement a évolué dans chacun des pays : le premier électorat nazi fut en effet les classes moyennes ; mais ce ne fut exclusif ni des ouvriers, séduits par le « social » inclus dans « national-socialisme », ni plus tard, à partir de 1927, de la haute bourgeoisie. Quant au cas soviétique, c'est en fait l'élite intellectuelle qui fut à l'origine du parti

bolchevique et qui, peu à peu, a obtenu le consensus de la paysannerie et de la classe ouvrière. Il faut donc remarquer que, dans ces deux cas, les bases sociales fluctuaient. Hannah Arendt connaît ces variations et voici son opinion : « *Le totalitarisme nazi débuta par une organisation de masse qui ne fut dominée que progressivement par les formations d'élite, tandis que les bolcheviks débutèrent par les formations d'élite et organisèrent les masses en conséquence. Le résultat fut le même dans les deux cas*¹⁴ ». Peut-être a-t-elle tort de mésestimer cette différence ; mais l'important ici est de remarquer qu'une fois de plus **elle ne s'intéresse qu'à la structure totalitaire une fois en place**. En fait, comme l'a bien vu Raymond Aron¹⁵ le seul argument de la différence de recrutement ne peut suffire à donner tort à Hannah Arendt : « *Admettons que le recrutement soit différent. Ce qui importe, c'est de savoir si, à partir de classes sociales autres, on ne peut pas provoquer des phénomènes semblables* ». L'argument des différences de recrutement est un exemple de mise en cause de l'analyse arendtienne, qui ne parvient cependant pas à l'ébranler. Cet argument s'en tenait à une observation des faits, fidèle en cela au souci d'H. Arendt de ne pas lire les structures politiques à travers le contenu des idéologies qu'elles véhiculent. Voyons maintenant la critique qui s'appuie, au contraire, sur l'idée qu'**il faut** considérer les idéologies de près pour aborder les structures politiques.

La controverse autour de l'importance des différences idéologiques entre nazisme et stalinisme

Raymond Aron résume bien, selon nous, le problème. Il existe, selon lui, trois arguments fondés sur ces différences idéologiques :

13 - ARENDT (H.), *Le Système totalitaire*, p. 155.

14 - ARENDT (H.), *Le Système totalitaire*, p. 107.

15 - ARON, *Démocratie et totalitarisme*, p. 288

16 - ARON (R.),
idem, p. 290.

– le nazisme serait profondément solidaire du capitalisme;

17 - ARENDT (H.),
Le Système totalitaire,
p. 173.

– communisme et fascisme (le nazisme est vu ici comme un fascisme) se détestent et se sont combattus;

– ces deux idéologies sont parfaitement incompatibles.

Or, ces arguments sont complètement inopérants face à une théorie qui se limite à l'étude des structures totalitaires (jugées similaires en Allemagne et en U.R.S.S.) tant que l'on n'a pas résolu la question : « *les idéologies déterminent-elles les pratiques ?* »¹⁶. Car si la réponse est négative, les tenants de la parenté entre les deux régimes seront toujours « intouchables »... Il est hors de question de résoudre ici ce problème ; on peut seulement déclarer que H. Arendt l'a un peu vite réglé et affirmer, comme Raymond Aron, que les idéologies ont sans doute une « portée » que l'on ne cherchera pas ici à mesurer : « *Autant je refuse d'accepter l'argument de l'incompatibilité des idéologies comme décisif, autant j'écarte l'argument selon lequel la croyance des communistes en des valeurs universelles et humanistes serait sans portée* ».

On peut conclure de cette réflexion sur le caractère unique du concept de totalitarisme qu'assurément Hannah Arendt a péché par manque de nuances et de justifications de sa position ; il faut souvent imaginer sa « défense » devant le tribunal de l'historiographie ou se référer à ses amis intellectuels, comme Raymond Aron. Cette étude a en tout cas permis de mettre au jour les postulats politiques sur lesquels l'œuvre arendtienne repose.

Une élaboration peu historique ?

D'autres auteurs ont critiqué le concept de totalitarisme en lui-même, c'est-à-dire lui ont reproché de ne correspondre à aucune réalité historique, du fait que la méthode adoptée par Hannah

Arendt pour l'élaborer comportait une part d'arbitraire ; en un sens, ce concept est « trop parfait » pour la réalité complexe qu'il prétend décrire. Dès lors, il serait éloigné des données historiques. On a ainsi prétendu qu'Hannah Arendt était théoricienne bien plus qu'historienne ; un des chapitres de l'ouvrage de Whitfield s'intitule précisément : « *Theory as History* ». Les arguments en faveur de cette thèse mettent en avant des éléments qui, dans le nazisme ou dans le stalinisme, sont en contradiction avec la définition arendtienne du totalitarisme. A cet égard, ces arguments rejoignent ceux qui s'élèvent contre le caractère unique du concept, car ils soulignent les « circonstances historiques particulières » de chaque pays ; mais ils expriment plus que le simple désir de mettre « totalitarisme » au pluriel ; ils vont jusqu'à remettre en cause l'existence d'un phénomène radicalement neuf, d'un « totalitarisme » au sens d'H. Arendt.

Citons ici quelques-uns de ces arguments :

Contre l'idée de la « réduction à l'unité »

Pour Hannah Arendt, « *la domination totale (...) s'efforce d'organiser la pluralité et la différenciation infinies des êtres humains comme si l'humanité entière ne formait qu'un seul individu* »¹⁷. Le concept de totalitarisme comporte donc ce phénomène important – en tout cas philosophiquement important dans l'œuvre d'Hannah Arendt – de la « réduction à l'unité ». Or, il n'est pas sûr que les régimes étudiés soient parvenus à une complète réduction à l'unité, à la ruine de la pluralité sociale et politique. Elle reconnaissait déjà, et Raymond Aron également, que le stalinisme représentait une version plus achevée du totalitarisme que le nazisme, qui a manqué de temps.

Mais le concept serait réellement entamé si, par hasard, il n'était pas du tout dans l'essence des régimes étudiés de tendre vers cette unification du pluriel, si leur caractéristique était bien plutôt de rester essentiellement « chaotiques ». Une critique de cet ordre a surtout été menée concernant le régime nazi : « *because Nazi Germany was not monolithic, some scholars concluded that it therefore was not totalitarian* »¹⁸. Il faut en effet se référer aux travaux du Britannique H.R. Trevor-Roper¹⁹ et à ceux de Rudolph Binion, qui écrit : « *Hitlers regime could project such an image of concerted actions in its heyday that it took historians long years to break through the illusion of a master-minded totalitarian machine* »²⁰. On peut se demander si Hannah Arendt n'est pas visée ici comme l'une des victimes de cette « illusion ». D'une façon générale, il est sûr que l'idée de « polycratie », apparue dans l'historiographie dans les années 1970, si on l'interprète comme une dissolution du pouvoir, comme un facteur de désordre et non comme une preuve de perfectionnement extrême de la machine totalitaire, est en opposition avec la thèse arendtienne de la réduction à l'unité. Voici une déclaration significative dans laquelle Hannah Arendt rejette purement et simplement l'idée de polycratie – avant la lettre : « *Le million et demi de Führers du Troisième Reich était parfaitement conscient que son autorité procédait directement de Hitler (...) La dépendance directe était réelle, la hiérarchie, sans doute importante socialement, n'était qu'un leurre* »²¹. On a là un élément de discussion intéressant avec Hannah Arendt, mais il serait bien audacieux de trancher, l'idée de polycratie étant loin de faire l'unanimité, tout comme la thèse d'Hannah Arendt.

Contre le manque d'intérêt pour la psychologie des chefs chez Hannah Arendt

Ce reproche est formulé en particulier par Margaret Canovan²². Il est vrai que Hannah Arendt s'est toujours fait un point d'honneur à refuser de faire de la psychologie ; pour elle, le chef, s'il a un rôle important, est d'abord « une fonction » avant d'être un homme particulier, et il n'existe finalement que « porté » par la structure totalitaire : « *Sans les masses, le chef n'existe pas* »²³... Elle s'oppose en cela à l'idée selon laquelle toutes les horreurs totalitaires reposeraient sur les épaules d'un seul homme, d'un « fou », d'un « démon » – cela annonce sa théorie du « mal banal », opposé au « mal radical » ou au « mal démoniaque ». Cette réaction l'amène sans doute à trop d'excès, car il est vrai que Hitler et Staline n'étaient pas « n'importe qui » et qu'il est historiquement essentiel d'en étudier les biographies. Cette mise en avant de la psychologie du chef aurait peut-être amené Hannah Arendt à réduire le rôle de l'idéologie comme « principe » (unique) du régime totalitaire. Whitefield fait justement remarquer qu'après Staline, l'idéologie n'est pas morte, et pourtant, selon H. Arendt elle-même, on est sorti du totalitarisme. En outre, une attention plus profonde à la personnalité des chefs aurait fait perdre au totalitarisme un peu de son originalité historique en le rapprochant – c'est la thèse de Margaret Canovan – des despotismes anciens ou modernes (Italie mussolinienne).

Contre l'idée d'un anéantissement absolu des structures anciennes

Ce reproche est formulé par Pierre Milza dans *Les Fascismes*²⁴. Hannah Arendt aurait exagéré le phénomène des « masses » qui surgissent sur la scène poli-

18 - WHITFIELD (S.J.),
op.cit., p. 69.

19 - TREVOR-ROPER
(H.R.), *The Last Days of
Hitler*, New-York,
1962, p. 63.

20 - BINION (R.),
*Hitler among
Germans*, New-York,
1976.

21 - ARENDT (H.),
Le Système totalitaire,
p. 135.

22 - CANOVAN (M.),
*The Political Thought of
Hannah Arendt*,
Londres, 1974.

23 - ARENDT (H.),
Le Système totalitaire,
p. 49.

24 - Paris, 1991.

- 25 - ARENDT (H.), *Le Système totalitaire*, p. 17.
- 26 - WHITFIELD (S.J.), *op.cit.*, p. 78.
- 27 - ARENDT (H.), *La nature du totalitarisme*, p. 73.
- 28 - ARENDT (H.), *La nature du totalitarisme*, p. 73.
- 29 - Préface à l'ouvrage de H. ARENDT, *La Condition de l'homme moderne*, Calmann-Lévy, Paris, 1961 et 1983, p. 12 dans l'édition de 1983.

tique en profitant de la rupture des liens sociaux traditionnels occasionnée par la Révolution Industrielle. Pierre Milza se réfère aux travaux de W.S. Allen, *Une Petite Ville nazie entre 1930 et 1935*, où il est montré que les structures traditionnelles d'encadrement de la population sont restées à peu près intactes jusqu'en 1933 et que ce sont les nazis qui les ont détruites, créant en quelque sorte le phénomène de masse avant de restructurer autour de leurs propres organisations les parcelles du corps social.

Mais ceci ne constitue pas une remise en cause profonde de la thèse arendtienne, bien au contraire ; car H. Arendt déclare que les structures traditionnelles étaient soit déjà détruites, soit anéanties par les dirigeants dans les années pré-totalitaire : « *les mesures prises par Staline avec le premier plan quinquennal de 1928, alors qu'il contrôlait presque entièrement le parti, prouvent que la transformation des classes en masses et l'élimination parallèle de toute solidarité de groupe sont la condition sine qua non de la domination totale* »²⁵. Le pouvoir totalitaire soit profite d'une circonstance, soit se crée lui-même **la condition sans laquelle il ne peut exister** – ce dernier point n'est donc pas remis en cause.

Contre « l'omission » par H. Arendt du facteur nationaliste

On trouve cette critique chez Whitfield. Hannah Arendt aurait fondé le totalitarisme sur : « *the decline of the nation-state, in which the international appeal of anti-semitism spread across national frontiers and the imperialistic subjugation of lesser races was instigated by those who had lost the sense of national community* »²⁶. Son indifférence à l'égard des sentiments nationaux est, selon Whitfield, héritée de Rosa Luxemburg et serait la cause d'erreurs importantes. En particu-

lier, cela empêcherait H. Arendt d'observer ce qu'il y a de spécifiquement **russe** – et non seulement « pan-slave » – dans le totalitarisme stalinien et qui apparaît par exemple dans la politique étrangère de Staline, dont le nationalisme s'exprime par moins d'expansionnisme que Hitler. Il s'agit ici d'un reproche grave et proprement historique, car il montre les lacunes de cette recherche des « origines » du totalitarisme.

Dans toutes ces critiques, on voit que c'est la méthode arendtienne qui est en cause. Cette méthode mérite d'être précisée. Hannah Arendt n'a jamais entendu que « origines » signifiait « causes » ; car pour elle, le phénomène totalitaire, par son originalité radicale, échappe à toute analyse historique traditionnelle qui recherche des causes : « *L'événement éclaire son propre passé, mais il ne saurait en être déduit* »²⁷. Du coup, il ne relève plus de l'histoire, au sens traditionnel du terme, mais de la « science politique »²⁸. La méthode nouvelle, adaptée à un objet nouveau, consistera à mettre l'accent, dans une **description** du phénomène, sur les éléments qui apparaissent « cristallisés » en lui et, à partir de là, d'entamer une recherche des « origines ». Cette méthode de la « cristallisation » est critiquable historiquement – et c'est là sans doute la raison de la majorité des controverses ; mais on ne saurait dire qu'elle n'est pas philosophiquement fondée : la nouveauté radicale du phénomène étudié exigeait une révision méthodologique, quitte à créer, comme le dit Paul Ricœur, un « paradoxe épistémologique, sur lequel se brise *Les Origines du totalitarisme* »²⁹.

LA THESE DE LA BANALITE DU MAL ET LES REFLEXIONS SUR LE PROCES EICHMANN

Cette première analyse des controverses soulevées par le concept arend-

tien de totalitarisme nous amène à souligner ceci : Hannah Arendt a une approche « structuraliste » du phénomène totalitaire, c'est-à-dire que le totalitarisme est avant tout, à ses yeux, un « système » – comme le suggère le titre-même de son ouvrage – qui s'est enraciné dans deux pays différents, dans des contextes différents, mais **qui perpétue au-delà de ces différences une même logique**. C'est alors que l'on peut poser la question, que nous avons déjà évoquée à propos de son manque d'intérêt pour la psychologie des chefs : **quel rapport entretiennent les hommes avec cette structure ?** Il y a quelque chose de formidablement désincarné dans le « système totalitaire » arendtien, et cela aboutit au problème aigu posé par les procès d'après-guerre : qui est responsable ? A la Justice, il faut des **hommes**. Or, si cette structure totalitaire, qu'Hannah Arendt a, ailleurs, comparée à un oignon, fait d'une superposition de peaux sans qu'il y ait un cœur, est un système de dépendances où la prise de décision est « diluée » ; si, en outre, « *la naissance de cette nouvelle structure est obscurcie par un anonymat qui ajoute à la bizarrerie du phénomène* ³⁰ », alors affirmer la pleine responsabilité d'un individu est délicat. L'individu en question ne peut être pris indépendamment de la structure dans laquelle il a évolué et qui a nécessairement, d'une manière ou d'une autre, « agi » sur lui. D'où la thèse qu'Hannah Arendt développera après le procès Eichmann : les nazis n'étaient pas des démons, mais des gens normaux, des produits d'une structure qui a anesthésié en eux la faculté de penser et de juger.

Cette thèse dite « de la banalité du mal », alliée – on verra comment et pourquoi – à la considération de la participation des Juifs à leur propre extermination, a provoqué une crise grave chez les penseurs et historiens, mais tout particulièrement dans la communauté juive.

H. Arendt a suscité l'incompréhension de ses amis et compagnons intellectuels, comme Gershom Sholem, qui, dans sa correspondance avec elle, clarifie les problèmes posés par *Eichmann à Jérusalem* . « *Votre livre s'articule autour de deux pôles: les Juifs et leur comportement au moment de la catastrophe, et la responsabilité d'Adolph Eichmann* ³¹ ».

Nous allons observer de près ces deux pôles, mais en nous efforçant de montrer que, contrairement à ce que pense G. Sholem, la nouvelle thèse d'Hannah Arendt n'est pas en rupture avec « *[sa] thèse toute différente et même contradictoire dans [son] premier livre sur le totalitarisme* ³² ». Les deux livres sont bien en continuité.

Eichmann : un individu « normal » ?

Dans *Eichmann à Jérusalem*, H. Arendt part d'un constat, qui l'amènera à formuler une thèse jugée, certes, peu convainquante par G. Sholem, mais qui a sa cohérence : au procès de Jérusalem, on a bien été forcé de reconnaître qu'Eichmann n'était pas un fou. C'est en tout cas la conclusion des six psychiatres qui se sont penchés sur son cas et qui ont déclaré que son attitude générale, dans sa vie privée en particulier, était « *not only normal, but most desirable* ». Dès lors, H. Arendt déclare qu'il est une illustration de ce que « l'absence de pensée » (thoughtlessness) – qui ne veut pas dire absence de culture ou de connaissance, car, rappelons-le, Eichmann a cité Kant pendant le procès... – peut produire en l'homme, thèse dite « de la banalité du mal » développée par la suite.

Quels sont les problèmes historiques posés par cette « normalité » d'Eichmann ? Il s'agit essentiellement du problème du jugement historique – problème qui déborde largement l'histoire. Comment

30 - ARENDT (H.),
Le système totalitaire,
p. 92.

31 - Lettre du 23 juin
1963.

32 - *Ibid.*

33 - BETTELHEIM (B.),
« Eichmann, the system, the victims », *New Republic*, n° 148, 15 juin 1963.

34 - MILGRAM (S.),
Obedience to authority : an experimental view, New York, 1974.

35 - BETTELHEIM (B.),
op.cit.

36 - BETTELHEIM (B.),
op.cit.

37 - Lettre à
G. SHOLEM
du 24 juillet 1963

juger un être vide de pensée, mais normal ? Hannah Arendt relie l'absence de pensée d'Eichmann à sa position de « pion » dans un système qui l'a dépassé – et c'est là le lien avec son analyse du totalitarisme. Comme l'explique justement Bruno Bettelheim, « défenseur » d'Hannah Arendt dans cette controverse : « *Dillinger was a kille; Eichmann was an instrument in the destruction of millions* »³³. Quelle sorte de responsabilité peut-on imputer à un « instrument » ? Faut-il plutôt parler de la problématique « responsabilité d'un système », catégorie qu'ignorent tant le droit que la morale ?

Ainsi, la thèse de la banalité du mal n'a pas soulevé qu'une controverse historiographique, car elle interroge aussi la philosophie, le droit, la psychologie. Donnons quelques précisions sur un de ses prolongements intéressants en psychologie, les expériences de Stanley Milgram, qui renforcent la thèse arendtienne : des savants ordonnent à des volontaires d'enseigner quelque chose à des « victimes », qui sont en fait des acteurs ; dès que les élèves-victimes font des erreurs, les enseignants peuvent leur administrer des chocs électriques qui, à une certaine intensité, peuvent être mortels. Eh bien, un certain nombre de « cobayes » sont allés jusqu'à se mettre en position de tueurs, sous la pression de cette logique du jeu, de ce système mis en place par les savants³⁴. A méditer...

Une responsabilité des Juifs ?

Il y a un rapport entre ce problème de la responsabilité d'Eichmann et celui du comportement des Juifs pendant la seconde guerre mondiale ; ce rapport a été bien vu par Bruno Bettelheim : « *The term of martyrdom applies to them as little as the ordinary term of murderer applies to an Eichmann* »³⁵. Eichmann

n'est pas un « tueur » ordinaire ; les Juifs ne sont pas des « martyrs » ordinaires. Car tueurs et martyrs ont encore choisi leur « action ». Or, tout comme Eichmann, vide de pensée, a agi par manque de jugement et de choix, dans l'attitude des Juifs, il y a eu, selon Hannah Arendt et Bruno Bettelheim, cette même passivité qui a fait d'eux des victimes dociles d'un système. Bruno Bettelheim explique ce phénomène du « Kadavergehorsam », commun aux Juifs et aux nazis : certes – et la différence est de taille... – les derniers en ont profité et les Juifs en ont péri, mais : « *Here the obedient servant of Hitler and the prisoner who walked to the gas chamber became alike as true symbols of the total state* »³⁶. On a là deux illustrations d'une même aliénation. On comprend que ce rapprochement entre ces deux types de passivité soit apparu comme scandaleux : selon G. Sholem, même si « *dans les camps, l'être humain était systématiquement dégradé, (si), les déportés étaient (...) contraints à participer à leur propre extermination et à collaborer à l'exécution de leurs camarades, (...), la distinction entre les bourreaux et les victimes s'en trouve-t-elle effacée ?* » Mais les considérations d'Hannah Arendt sur le comportement des Juifs concernent essentiellement les autorités juives ou, plus précisément, les conseils juifs en Europe centrale, qui auraient aidé les Allemands à déporter les Juifs, souhaitant par cette docilité, voire ce zèle, « faire bouclier », éviter le pire ; elle leur reproche cette collaboration comme un refus lâche de **choisir** de rester à l'écart du système ; il restait aux autorités juives « *la possibilité de ne faire rien* », c'est-à-dire « *une certaine liberté de décision et d'action* » ; « *de même* », écrit-elle – et on lui a reproché cette comparaison – *les tueurs S.S. conservaient, nous le savons aujourd'hui, un choix limité d'alternatives* »³⁷.

Hannah Arendt a des mots très durs à l'égard de cette collaboration, et c'est surtout son ton qui a bouleversé ses lecteurs : « *Ce que je reproche à votre livre, écrit G. Sholem, toujours dans cette même lettre, c'est son insensibilité, c'est le ton souvent presque sarcastique et malveillant qu'il apporte à traiter ces sujets qui touchent à notre vie en son point le plus sensible. (...) Ce n'est pas la manière adéquate d'aborder le théâtre de cette tragédie* ».

Mais examinons les faits eux-mêmes. Hannah Arendt prétend que « *si le peuple juif avait été vraiment désorganisé et sans chefs, le chaos aurait peut-être régné (...) mais le nombre de victimes n'aurait pas atteint quatre et demi à six millions* »³⁸. Cette position a provoqué la réaction très brutale, si l'on en juge au moins par le ton, de Jacob Robinson, dont les travaux sont parus en français sous le titre *La Tragédie juive sous la croix gammée à la lumière du procès de Jérusalem*, publiés par le Centre de documentation juive contemporaine. Dans cet ouvrage, J. Robinson se livre à un véritable réquisitoire contre Hannah Arendt. Ses arguments sont axés autour de la Résistance juive et la nécessité de collaborer plutôt que de ne rien faire : par exemple, les accords dits de « Ha'avara » « *ont permis l'octroi d'autorisations d'entrée à cinquante mille Juifs (allemands) environ en Palestine, à une époque où un certificat ou un visa signifiait le sauvetage d'une famille entière* »³⁹. Il est intéressant de noter que, dans le même chapitre, J. Robinson reproche à Hannah Arendt d'avoir « blanchi » Mussolini en sous-estimant la législation raciale italienne – ce qui nous ramène étrangement à nos analyses antérieures... Bruno Bettelheim, lui, reste « fidèle » à H. Arendt également sur cette question de la passivité des Juifs : « *The reaction of the German people to the crimes committed*

against the Jews might have been very different if each Jew who was taken had to be dragged down the street, or shot down on the spot »⁴⁰.

CONCLUSION

Nous avons voulu ici évoquer l'ensemble des controverses historiographiques suscitées par l'œuvre d'Hannah Arendt. Ces controverses tournent essentiellement autour de deux ouvrages : *Les Origines du totalitarisme et Eichmann à Jérusalem...* Il nous a semblé intéressant et même nécessaire de mettre en lumière la continuité qui existe entre ces deux ouvrages et qui fait la cohérence de l'œuvre arendtienne. Cette œuvre a été élaborée selon une méthode délibérément « déviante » par rapport à la logique historienne de la causalité, car, selon elle, « *rechercher la nature du totalitarisme a cessé d'être une entreprise purement historique (...) Cette question relève, à strictement parler des sciences politiques qui, pour peu qu'elles se comprennent elles-mêmes, sont de véritables détentrices des clés qui permettent d'accéder aux problèmes et aux énigmes de la philosophie de l'histoire* »⁴¹.

Le concept de totalitarisme, sur lequel cette méthode a débouché, consiste en une combinaison d'une idéologie – quelle qu'elle soit, ce qui justifie la mise sur le même plan du stalinisme et du nazisme – et de la terreur. Ce concept, qui met volontiers en avant l'anonymat, l'impersonnalité des régimes totalitaires, pose le problème des hommes qui ont fait fonctionner cette machine totalitaire. A ce propos, la thèse de la banalité du mal a surtout déplu par le ton avec lequel Hannah Arendt s'est employée à la défendre. Il y a, dans son œuvre, quelque chose d'expéditif et parfois un goût pour l'exagération qui ont joué dans ces

38 - ARENDT (H.), *Eichmann à Jérusalem*, p. 205.

39 - ROBINSON (J.), *La Tragédie juive sous la croix gammée à la lumière du procès de Jérusalem*, p. 318, dans le chapitre intitulé « L'omniscience de Mme Arendt ».

40 - BETTELHEIM (B.), *op.cit.*

41 - ARENDT (H.), *La Nature du totalitarisme*, p. 77.

controverses, mais qui font aussi peut-être la force de cette œuvre qui s'impose tant dans l'historiographie du fascisme que dans la pensée politique.

BIBLIOGRAPHIE

ARENDE (H), *Eichmann à Jérusalem*, Gallimard, Paris, 1966.

ARENDE (H), *La Nature du totalitarisme*, Payot, Paris, 1990.

ARENDE (H), *Le Système totalitaire*, Seuil, Paris, 1972.

ARON (R), *Démocratie et Totalitarisme*, Gallimard, Paris, 1965.

BETTELHEIM (B), « Eichmann ; the System ; the Victims », *New Republic* n° 148, 15 juin 1963.

CANOVAN (M), *The Political Thought of Hannah Arendt*, London, 1974.

MILZA (P), *Les Fascismes*, Seuil, Paris, 1991.

ROBINSON (J), *La Tragédie juive sous la Croix gammée à la lumière du Procès de Jérusalem*, Paris, Centre de Documentation Juive Contemporaine, 1968.

SHOLEM (G), « Le procès Eichmann : débat avec Hannah Arendt », *Fidélité et utopie*, Paris, Calmann-Lévy, 1978.

WHITFIELD (S.J.), *Into the Dark, Hannah Arendt and totalitarianism*, Philadelphia, 1980.